



BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

XI



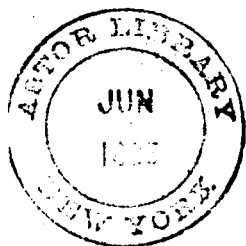
LE CHEVALIER JEAN

---

**LE PUY, IMPRIMERIE M.-P. MARCHESOU**

---





15648.

HOWARD  
JUN  
1885



rimer en quelque sorte l'épopée de la fiction populaire.

Le *Chevalier Jean* n'est ni une simple imitation, ni une parodie de ces contes qui, ayant cours en Hongrie comme partout ailleurs, avaient bercé l'enfance du poète; c'en est plutôt un résumé, qui offre dans son cadre la plupart des éléments sociaux et des croyances chères au peuple : bergers avec leur pesante *chouba* ou pelisse de peau de mouton bariolée, brigands, hussards, cette espèce de personnification de la race magyare <sup>1</sup>, royaume des fées <sup>2</sup>, sabbat des sorcières <sup>3</sup>, tout est rassemblé dans ce tableau exécuté avec autant de naïveté que de verve, et qui, pour l'étranger, a l'intérêt d'une peinture prise sur le vif de la Hongrie.

Cette œuvre aimable et spirituelle avait encore un droit tout particulier à être pré-

1. *Huszár* signifie vingtième, le vingtième homme qu'on levait jadis pour le service militaire.

2. *Tündér*.

3. *Boszarkány*.

sentée au public français, à cause de la sympathie pour nous dont elle porte l'empreinte. « La France et un pays délicieux, un vrai paradis, un petit Chanaan », dit quelque part le poète. Peu importe que dans un conte il ait fait de l'histoire à sa fantaisie, on ne lui en voudra pas d'avoir, en se jouant, inventé une situation désastreuse, qui ne s'est jamais produite, afin d'amener là ses compatriotes comme sauveurs de la France, subjuguée par les Turcs. L'union sympathique sur le champ de bataille de deux nations généreuses, et la vague réminiscence d'une résistance à l'Islam, qui a menacé la civilisation en Occident comme en Orient, voilà tout ce qu'il faut retenir de la romanesque chevauchée de sire Jean et des hussards hongrois.

J'ai employé tout à l'heure le mot de *rimer*, c'est qu'en effet notre conte est écrit en vers; je le dis bien bas, tant la poésie est en honneur aujourd'hui. Peut-être trouvera-t-il grâce sous son vêtement de prose; pourvu seulement que cette prose ne soit pas trop prosaïque!





# LE CHEVALIER JEAN

CONTE

PAR ALEXANDRE PETCEFI

SUIVI DE QUELQUES PIÈCES LYRIQUES DU MÊME AUTEUR





# LE CHEVALIER JEAN

CONTE



## I

**U**N soleil d'été darde du haut du ciel ses rayons brûlants sur un berger; peine en vérité fort superflue que prenait là le soleil, car le pauvre garçon avait déjà bien assez chaud. Le feu de l'amour consume son jeune cœur, aussi laisse-t-il paître à l'aventure son troupeau à l'extrémité du village. Les moutons broutent çà et là dispersés, tandis qu'il reste indolemment couché dans l'herbe sur sa pelisse. Une mer de fleurs s'étend autour de lui, bigarrée; mais ce n'était pas sur les fleurs que ses yeux étaient fixés; à un jet de pierre coule un ruisseau, et de là ses regards avides ne pouvaient se détacher. Ce qui les attire



lombe, viens, ma tourterelle! Mon embrasade, mes baisers seront finis en un moment; d'ailleurs ta marâtre est loin d'ici, ne fais pas languir ton amant jusqu'à la mort.» La jeune fille se laissa séduire à ces douces paroles, il lui enlaça la taille de ses deux bras, et lui baisa la bouche non pas une fois ni cent, et Celui-là seul qui sait tout pourrait dire combien de fois.

## II

Le temps marchait vite cependant, et déjà le soir rougissait l'onde du ruisseau. La méchante belle-mère d'Ilouchva ne se possédait plus d'impatience : où était, où pouvait rester si longtemps sa fille? Telle était la pensée qui occupait la mauvaise vieille; la pensée fut suivie de ces paroles, — et on ne peut dire qu'elle fût de bonne humeur en les prononçant — : « Je vais voir ce qu'elle fait, et si elle flâne, malheur à elle! » Malheur à toi, Ilouchva, pauvre petite orpheline! Derrière toi déjà est la sorcière furieuse, elle ouvre une large bouche, ses poumons se dilatent, et voici comme elle la tire brusquement du rêve de l'amour : « Honte sur vous! couple infâme! Oser s'exposer ainsi à la risée du monde! Vous dérobez le jour, et vous offensez Dieu.... Si quelqu'un les voyait!.... Puisse le diable les emporter sur l'heure? »

— « Mais en voilà assez, entendez-vous, la mère? Retenez votre langue, ou on vous fermera la bouche. Osez seulement dire un mot à Ilouchva, et on fera tomber les dents qui vous restent. » Ainsi le brave gardien du troupeau vint au secours de sa maîtresse tremblante; et à ces paroles, prononcées d'une voix tonnante, il ajouta encore des menaces : « Si vous ne voulez pas que je mette le feu à votre maison, ne vous avisez pas de toucher cette pauvre orpheline. Aussi bien elle se donne assez de mal, elle travaille de bon cœur, et en retour vous ne lui donnez que du pain sec. Al-lons, rassure-toi, mon Ilouchva. Il te reste encore une langue pour te plaindre, si on te maltraite. — Et vous, mêlez-vous de ce qui vous regarde; dans votre temps, sans doute, vous ne valiez pas mieux qu'une autre. » Jean Mais ramassa sa pelisse et s'é-loigna à pas rapides, afin de rassembler son troupeau; mais à son grand effroi les moutons avaient disparu, et on n'en voyait plus que çà et là deux ou trois dispersés par groupes.

### III

Le soleil déjà touchait l'horizon, quand Jeannot eut rassemblé la moitié de son troupeau; que pouvait être devenue l'autre moitié? Il n'en savait rien : étaient-ce les

loups ou les voleurs qui s'en étaient allés avec? Où que fussent ses moutons, il suffit qu'ils n'étaient plus là; chagrin, recherches, rien n'y faisait. A quoi se résoudre? Il prit enfin son parti, et s'achemina vers le logis avec ce qui lui restait du troupeau. « Tu vas en voir de belles, Yantchi; ah! oui, tu vas en voir de belles! » se disait-il tristement à lui-même. « Monsieur mon maître n'a pas déjà l'humeur trop facile; que sera-ce maintenant?... Mais que la volonté de Dieu soit faite. » Voilà les pensées qui l'occupaient, et qui prirent fin quand il atteignit la porte. Debout devant elle, il aperçut son maître qui voulait, suivant sa coutume, compter le troupeau. « Epargnez-vous la peine de compter les moutons, monsieur mon maître. Comment le nierais-je? Il en manque beaucoup; j'en suis au désespoir, mais je n'y puis rien. » A ces paroles, saisissant sa moustache et lui donnant un tour, le maître répondit : « Pas de sottise, Jean, je n'entends pas raillerie; tant que tu n'es pas en faute, n'excite pas ma colère. »

Il se trouva que ce n'était pas une plaisanterie, et le maître faillit en perdre l'esprit; il rugissait comme un possédé : « Une fourche! une fourche!.... que je la lui passe à travers le corps. Ah! le brigand! Ah! le pendard! Que les corbeaux lui crèvent les deux yeux!... Est-ce pour cela que je t'ai recueilli? pour cela que je t'ai nourri? Tu



ne mourras que de la main du bourreau. Ote-toi de devant moi, que jamais je ne te revoie plus! »

Voilà les paroles qui tombèrent de la bouche du maître irrité; et saisissant tout d'un coup la perche qui soutenait une meule de foin, il se mit à courir après Yantchi. Yantchi prit la fuite devant lui, non point certes qu'il eût peur, — c'était un solide gaillard et qui eût tenu tête à vingt personnes, bien qu'il n'eût pas encore vu son vingtième hiver. S'il fuyait, c'est qu'il voyait clairement que la colère de son maître était juste; et si l'on en venait aux coups, pouvait-il le frapper, lui qui était à demi son père, lui qui l'avait élevé? Il courut jusqu'à ce que son maître eût perdu l'haleine; puis il marcha plus doucement, s'arrêta, continua d'un pas plus incertain, allant à droite et à gauche, et ne sachant ce qu'il voulait faire, tant il avait la cervelle troublée.

#### IV

Lorsque le ruisseau fut devenu un miroir où se réfléchissait le scintillement de mille étoiles, Yantchi se trouvait près du jardin d'Ilouchva; comment arrivé-là, lui-même il ne le savait. Il s'arrêta, prit sa flûte, et se mit à jouer son air le plus triste; la rosée qui alors couvrit les plan-

tes, les buissons, c'était peut-être les larmes que la compassion faisait verser aux étoiles. Déjà Ilouchva dormait. La galerie, en été, lui servait de lieu de repos. A ces accents bien connus, elle se leva de sa couche et courut joindre son amant. Mais l'aspect de Yantchi la surprit étrangement, car elle recula d'effroi en lui adressant ces paroles : « Yantchi, mon âme, qu'est-il arrivé? Tu es pâle comme le croissant de la lune dans une froide nuit d'automne! » — « Oh! Ilouchva, comment ne pas être pâle, quand je vois ton beau visage pour la dernière fois peut-être? » — « Mon petit Yantchi, ta vue m'a bien assez effrayée, cesse au nom de Dieu de me parler ainsi. » — « C'est pour la dernière fois que je te vois, beau printemps de mon âme, pour la dernière fois que ma flûte vient d'exhaler sa plainte, la dernière fois que je te presse dans mes bras, que je te couvre de mes baisers; je pars pour toujours, pour toujours je te quitte. » Alors l'infortuné raconta tout, il se pencha sur le sein de sa maîtresse qui sanglotait, il la prit dans ses bras, mais en détournant son visage, afin que la jeune fille ne vît point qu'il pleurait. « Maintenant, ma belle Ilouchva, que Dieu te bénisse, pense quelquefois à moi. Quand tu verras une herbe desséchée que le vent emporte, que cela te rappelle ton amant, qui erre par le monde. » — « Maintenant, Yantchi, mon



















celui-ci le reçût parmi ses hommes. Il faudrait une langue habile pour raconter tout ce que Yantchi accomplit une fois qu'il eut le pantalon rouge, tout ce qu'il accomplit après avoir revêtu la pelisse, et quand il fit briller son sabre au soleil. Son cheval ardent se cabra et fit jaillir des étincelles, dès qu'il eut sauté sur son dos, mais il y demeura ferme comme un roi, un tremblement de terre ne l'eût pas jeté bas. Les autres cavaliers le regardaient la bouche béante, ils ne pouvaient assez admirer sa beauté, sa vigueur, et partout où ils allaient et prenaient leurs quartiers, à l'heure du départ souvent les filles pleuraient. Quant à Yantchi, en matière de jeunes filles, il n'y en eut pas une seule qui lui plût; il est vrai qu'il eut beau parcourir la moitié de la terre, nulle part il ne trouva l'égale de son Ilouchva.

## VIII

L'armée cependant avançait, avançait toujours, si bien qu'un beau jour elle se trouva au milieu de la Tartarie; or, un grand danger l'y attendait : elle se vit tout d'un coup entourée d'une multitude de Tartares ayant des têtes de chien. Le prince des Tartares à tête de chien apostropha de cette manière les soldats hongrois : « Comment osez-vous venir nous défier ?





manger que l'air, mais là il est si épais, qu'on peut y mordre à même. La façon dont ils buvaient était aussi assez singulière : quand ils avaient soif, ils pressaient un nuage pour en tirer de l'eau. Ils avançaient lentement, d'autant qu'un nuage les gênait fort : les pieds des chevaux se heurtaient aux étoiles. Tandis qu'ils allaient se butant ainsi aux étoiles, Yantchi Koukoritza faisait à part lui cette réflexion : « On prétend que chaque fois qu'une étoile file au ciel, la vie d'un homme s'éteint sur la terre. Bien t'en prend, méchante marâtre, que je ne sache pas à qui sont celles-ci ; tu ne tourmenterais plus ma colombe, car j'aurais bientôt fait dégringoler ton étoile. » Peu après, ils commencèrent à descendre, la pente des montagnes s'abaissait sous eux, l'effroyable chaleur diminuait par degrés, et ils entrèrent dans le pays de France.

## XI

La France est un pays délicieux, un vrai paradis, un petit Chanaan : c'est ce qui avait fait venir l'eau à la bouche des Turcs, et ils l'avaient envahie, comptant la mettre au pillage. Lorsque les Magyars y entrèrent, les Turcs avaient déjà commencé leurs ravages ; ils pillaient les riches trésors des églises, et laissaient vides les



peut-être le seul qui n'eût pas entendu la promesse royale; son esprit était occupé ailleurs; il songeait à la belle Ilouchva.

## XII

Le lendemain le soleil se leva selon sa coutume, mais ce n'est pas tous les jours qu'il voit et qu'il entend ce que ce jour-là il vit et entendit, dès qu'il parut au bord de l'horizon. La voix éclatante des trompettes retentit, et à leur appel tous les soldats furent sur pied en un moment; ils aiguisèrent avec soin l'acier de leurs sabres, puis sellèrent promptement leurs chevaux. Le roi aussi voulait absolument être de la partie, et se battre avec les autres, mais le prudent chef des hussards lui adressa ces sages conseils : « Non, prince auguste ! ne nous suis pas ; tes bras sont désormais trop faibles pour les combats ; le temps, je le sais, t'a laissé tout ton courage ; mais qu'importe, s'il n'a pas épargné tes forces ? Confie à nous, après Dieu, la tâche de défendre ta cause ; le soleil ne se couchera pas, nous en faisons le vœu, sans que nous ayons mis en fuite tes ennemis, et que ton trône royal ne te soit rendu. » Alors les Magyars sautèrent en selle et partirent à la recherche des Turcs pillards. Ils ne les cherchèrent pas longtemps, ils les eurent bientôt rencontrés, et leur envoyèrent un



héraut pour les défier. Dès que le héraut fut de retour, les trompettes sonnèrent la charge, et la bataille commença avec un tumulte effroyable : des hourras et le cliquetis des épées furent pour les Magyars le signal du combat. Les éperons s'enfoncèrent dans le flanc des chevaux, dont le pied ferré fit retentir le sol, ou peut-être était-ce le cœur de la terre qui tremblait, effrayé du carnage qu'annonçait ce vacarme. Le général des Turcs était un pacha à sept queues, avec un ventre aussi gros qu'un tonneau de sept muids, et un nez rougi par le vin, tant qu'il ressemblait à une citrouille mûre. Le chef ventru de la horde turque disposa ses troupes en bataille ; mais, toutes rangées qu'elles étaient, elles ne se tinrent guère, quand les hussards fondirent sur elles. Aussi bien n'était-ce pas une plaisanterie que cette attaque, le choc fut tel qu'en un moment il causa un effroyable désordre ; le sang des Turcs coulait à flots, et fit de la plaine une mer rouge. Palsambleu ! ce fut une chaude journée ; déjà les cadavres des Turcs formaient une montagne. Mais le pacha vivait encore, avec son énorme panse, et c'est à lui qu'en veut Yantchi Koukoritza. Yantchi ne plaisantait pas ; en approchant du pacha, il lui adressa ces mots : « Eh ! compagnon, tu es trop gros pour un seul homme ; attends, de ta personne je vais en faire deux. » Et il fit ainsi qu'il l'avait dit,



vite, et va annoncer dans ton pays le sort de ces fils de brigands. » Il descendit de cheval, et alla vers la princesse ; ses beaux yeux s'ouvraient justement alors, et elle lui adressa aussitôt ces paroles : « Mon généreux sauveur, je ne te demande pas qui tu es, je dis seulement que ma reconnaissance est sans bornes : tout ce que tu voudras, je le ferai ; s'il te plaît même, tu seras mon époux. » C'était du sang et non de l'eau qui coulait dans les veines de Yantchi, une tempête violente s'éleva dans son cœur, mais il apaisa cet orage, en rappelant Ilouchva à sa mémoire, et dit à la belle princesse : « Allons d'abord, ma rose, retrouver ton noble père ; là nous examinerons la chose de plus près. » Et prenant son cheval par la bride, il s'achemina lentement avec la jeune fille.

### XIII

La princesse et son guide arrivèrent sur le champ de bataille vers le soir. Le soleil près de disparaître lançait ses derniers rayons et contemplait d'un regard ardent ce théâtre de carnage. Il n'y vit que cadavres ensanglantés, que troupes de corbeaux s'abattant sur les morts ; le spectacle n'avait rien de réjouissant, aussi l'astre se plongea-t-il dans les profondeurs de la mer. Près du champ de bataille était un lac as-



Et les hussards ouvrirent leurs oreilles, afin de bien saisir le discours du roi, lequel, après avoir bu une rasade et toussé, rompit le silence en ces termes : « Fais connaître ton nom en présence de tous, brave chevalier, qui as délivré ma fille. » — « Yantchi Koukoritza ; je ne suis qu'un chétif paysan, mais je n'en rougis point. » Telle avait été la réponse. Le roi reprit ensuite : « Je veux te baptiser d'un autre nom, désormais tu t'appelleras le chevalier Jean. Brave sire Jean, écoute ce que je vais te dire : puisque tu es le libérateur de mon enfant bien-aimée, reçois-la pour épouse, qu'elle soit à toi, et avec elle le trône royal. Ce trône il y a bien longtemps que je l'occupe, sur lui j'ai vieilli et usé mes forces. Les soins de la royauté sont trop lourds pour moi, c'est pourquoi je veux y renoncer. Je pose sur ton front ma glorieuse couronne ; en échange je ne te demande que de m'assigner un appartement, afin d'y passer les jours qui me restent. » Tel fut le discours du roi, et les hussards n'en pouvaient croire leurs oreilles. Mais sire Jean l'en remercia humblement, comme il suit : « Merci du fond du cœur, seigneur roi, pour ta bonté et pour cette récompense qui serait bien au-dessus de mes mérites ; cette récompense, je dois le déclarer tout de suite, il m'est impossible de l'accepter. S'il fallait expliquer pourquoi, j'aurais une longue histoire à racon-

ter, et qui ennuerait tout le monde ici présent ; or, j'aime à n'être à charge à personne. » — « Raconte-la toujours, mon cher fils, et n'aie point de scrupules ; nous sommes prêts à t'écouter. » Ainsi rassuré par le bon roi de France, le chevalier Jean commença son récit, comme il est écrit ci-après :

#### XIV

« Par où commencerai-je?... Avant tout, voici comment je fus appelé Maïs : on me trouva dans le maïs, et le nom m'en fut donné ! La femme d'un riche campagnard, une bonne âme, — c'est elle-même qui me l'a conté bien souvent, — un jour qu'elle examinait un champ, m'aperçut gisant dans un sillon. Je pleurais de toutes mes forces ; mon sort lui fit pitié, elle me ramassa, me prit dans ses bras, et tout en retournant au logis, elle se dit : « J'élèverai ce pauvret, aussi bien je n'ai pas d'enfants. » Mais elle avait un mari brutal et emporté, et je ne fus pas du tout de son goût. Ah ! quand il me vit, quelles belles imprécations commencèrent à voler ! La brave femme l'apaisa par ces paroles : « Laissez cette colère, père ; pouvais-je abandonner cet enfant à une mort certaine ? Comment compter ensuite sur la miséricorde de Dieu. Plus tard, il ne sera



« Pour moi aussi, les choses prirent une mauvaise tournure. La mort vint frapper l'excellente femme qui m'avait recueilli et qui, je puis le dire, eut toujours soin de moi comme si elle avait été ma propre mère. Je suis dur, c'est à peine dans toute ma vie s'il m'est arrivé de pleurer, mais sur la fosse de ma mère adoptive mes larmes coulaient comme un torrent. Ilouchva aussi, la belle fille blonde, versa sur cette tombe des larmes qui n'étaient pas feintes; et comment en eût-il été autrement? La bonne âme, que Dieu venait de rappeler à lui, avait fait à l'orpheline autant de bien qu'elle le pouvait. Ce n'est pas une fois qu'elle nous avait dit : « Attendez, mes enfants, et je vous marierai; vous ferez un couple, comme.... Un peu de patience seulement, un peu de patience! » Et nous attendions, que cela ne finissait pas; mais elle aurait tenu sa promesse, j'en atteste le vrai Dieu, — car de sa vie elle n'avait manqué à sa parole, — si la terre ne l'eût recouverte. Après qu'elle eut cessé de vivre, c'en fut fait de nos espérances, et dans notre désespoir pourtant nous ne nous aimions pas moins qu'auparavant. Mais telle n'était pas la volonté du Seigneur Dieu, il ne laissa pas même cette triste joie à nos cœurs. Un jour, je laissai s'égarer une partie de mon troupeau, et pour ce fait mon maître me chassa. Je dis adieu à ma douce Ilouchva, et le cœur au



désespoir, je me mis à courir le monde. J'errai çà et là, sans pouvoir me consoler, jusqu'à ce qu'enfin je me fis soldat. Je ne lui ai pas dit, à mon llouchva, de ne jamais donner son cœur à un autre, elle ne m'a jamais dit qu'elle me resterait fidèle, nous savions que notre fidélité était inébranlable. Aussi, belle princesse, ne pense pas à moi ; car si je ne puis posséder ma chère llouchva, je ne veux — quand même la douleur me laisserait vivre — posséder femme au monde. »

## XV

Le chevalier Jean acheva ainsi son histoire. Tandis qu'il parlait, le cœur de ses auditeurs n'était pas resté froid, et le visage de la princesse était baigné de larmes que faisaient couler la tendresse et la compassion. Le roi alors lui adressa la parole : « Mon fils, » dit-il, « nous ne te contrainsons pas au mariage ; mais du moins ce que je t'offre en témoignage de ma reconnaissance, tu ne saurais refuser de l'accepter. » Là dessus le roi ouvrit son trésor, et sur ses ordres parut un serviteur qui remplit d'or un sac, le plus grand qu'on put trouver ; Jean n'avait jamais vu de telles richesses. « Sire Jean, libérateur de ma fille, » dit le roi, « voici le prix de ta valeur. Prends ce sac plein, et qu'il serve



venir qu'il est la cause de mon bonheur, et je le récompenserai, quand je serai là-bas. » Voilà ce qui occupait l'esprit de Jean, et ce qu'il se répéta bien des fois, tandis que la galère voguait à pleines voiles; elle allait vite, mais elle avait un long chemin à faire jusqu'au beau pays des Hongrois, car la France en est terriblement loin. Un jour, vers le crépuscule, comme il se promenait de long en large sur le pont, le pilote dit à ses hommes : « Le ciel est rouge, ce soir, je me trompe fort ou nous aurons du vent. » Mais sire Jean ne fit pas attention à ces paroles, une grande troupe de cigognes passait au-dessus de sa tête, car l'automne approchait : ces oiseaux certainement venaient du pays de sa naissance. Plongé dans une douce rêverie, il suivait des yeux leur vol, comme s'ils lui eussent apporté de bonnes nouvelles de la belle Houchva et de sa chère patrie, qu'il n'avait pas vue depuis si longtemps.

## XVII

Le lendemain, ainsi que l'aspect du ciel l'avait annoncé, le vent s'éleva subitement et avec furie. La mer se souleva, les vagues bruyantes s'entrechoquaient, fouettées par l'ouragan. L'équipage du navire était dans une grande terreur, tout accou-

tumé qu'il fût à voir de violentes tempêtes. Tous les efforts humains devinrent inutiles, il était clair qu'il n'y avait plus de salut à attendre, Par surcroît, on vit s'avancer une nuée épaisse, le jour s'obscurcit, tout d'un coup l'orage éclate, les éclairs sillonnent la nue, la foudre tombe çà et là, un coup frappe le vaisseau et le réduit en poudre. Les débris flottent dispersés, la mer ballotte des cadavres. Le même sort avait-il atteint sire Jean? lui aussi était-il le jouet des vagues furieuses? Ah! certes, il vit la mort de près, mais le ciel étendit sa main secourable et le sauva d'une façon miraculeuse, pour que les vagues ne fussent pas sa tombe. L'eau le souleva si haut, si haut, qu'à la fin sa tête toucha les bords d'un nuage : alors, sans perdre de temps, sire Jean saisit le nuage des deux mains. Il s'y accrocha, ne le lâcha plus, et avec les plus grands efforts s'y tint suspendu jusqu'à ce que le nuage ayant atteint le bord de la mer, il put sauter sur la cime d'un rocher. Ce qu'il fit d'abord, fut de rendre grâce à Dieu de lui avoir ainsi sauvé la vie; son trésor était perdu, mais il n'y pensait même pas, c'était assez de n'avoir pas perdu la vie avec le trésor. Ensuite il examina le sommet du rocher et n'y vit rien qu'un nid de griffon. L'oiseau justement donnait à manger à ses petits. Aussitôt une idée vint à l'esprit de Jean. Il s'approcha du nid doucement à pas de

loup, et tout d'un coup sautant sur le dos du griffon, il lui enfonce dans les flancs ses éperons acérés, et sur cette étrange monture il commence à chevaucher par monts et par vaux. L'oiseau aurait bien voulu lui donner du bec dans les yeux, il l'aurait bien voulu, s'il avait pu seulement ; mais il en était empêché par sire Jean qui lui serrait comme il faut et le corps et le cou. De cette manière il traversa Dieu sait combien de contrées ; un jour enfin, juste au moment où le soleil faisait sa rentrée dans le ciel, il vit les premiers rayons de l'aurore se réfléchir sur le clocher de son village.

Mon Dieu ! quelle joie ce fut pour sire Jean ! Elle fit jaillir les larmes de ses yeux. En même temps l'oiseau, qui était déjà horriblement fatigué, se rapprochait de plus en plus de la terre. A la fin il se posa au sommet d'une colline, haletant et pouvant à peine respirer. Sire Jean mit pied à terre, et laissa à elle-même la pauvre bête, puis il s'éloigna, enfoncé dans ses pensées. « Je n'apporte avec moi ni or ni argent, mais je rapporte le cœur fidèle d'autrefois, et c'est assez pour toi, ma belle et chère Ilouchva ! Toi aussi, je sais que tu es impatiente de me revoir. » Ainsi rêvant, il atteignit l'extrémité du village, son oreille fut frappée par le bruit des chariots et le son creux des tonneaux cahotés, les gens se préparaient à la vendange. Il ne fit aucune at-

tention aux vengeurs, et eux-mêmes ne le reconnurent point; et marchant toujours, à la fin il se trouva devant la maison d'Iouchva. En touchant la porte d'entrée, sa main tremblait, et la respiration faillit lui manquer; il se décide, il entre, et au lieu d'Iouchva il voit dans la chambre des visages étrangers. « Le moment paraît mal choisi, » se dit-il, et déjà il refermait la porte... « Qui demandez-vous? » fit poliment une gentille petite femme. Jean expliqua qui il cherchait... « Oh! comme le soleil l'a bruni! En vérité, c'est à peine si je le reconnais, » dit la jeune femme avec surprise. « Entrez donc, et soyez le bienvenu. Ici nous parlerons tout à notre aise. » Elle fit entrer Jean, lui donna une chaise, puis elle continua de cette manière : « Me reconnaissez-vous? Peut-être bien que non? Je suis la fille du voisin, cette petite qui était si souvent avec Iouchva..... » — « Mais dites-moi seulement où est Iouchva. » Lorsque Jean interrompit par cette question la jeune femme, les yeux de celle-ci se remplirent de larmes. « Où est Iouchva? » dit-elle; « mon pauvre monsieur Jean!... elle est morte. » Il est bien heureux que Jean ne fût pas debout, mais assis, sans quoi il tombait, tant le coup avait été violent; il ne sut faire autre chose que de porter la main à son cœur, comme s'il eût voulu en arracher la douleur. Il demeura quelques instants muet et le regard fixe;

puis il dit, comme se réveillant d'un songe : « Dites-vous la vérité, n'est-elle pas mariée? Mieux vaut mariée que morte. Alors je pourrais la voir encore une fois, et ce me sera une récompense douce, quoique amère. » Mais il put voir sur le visage de la jeune femme, que ses premières paroles n'étaient pas un mensonge.

### XVIII

Jean s'appuya au bord d'une table, un ruisseau de larmes coulait de ses yeux; à peine s'il peut dire, d'une voix étouffée et entrecoupée de sanglots : « Pourquoi n'ai-je pas succombé dans le tumulte de la guerre? pourquoi n'ai-je pas trouvé mon tombeau dans les vagues? pourquoi suis-je venu au monde? pourquoi? si un tel coup de foudre, si un tel supplice m'attendait. » Enfin le chagrin, comme s'il se fût épuisé de lui-même, s'apaisa. » Comment est morte ma colombe? » demanda-t-il. « A quel mal a-t-elle succombé? » Et la jeune femme lui répondit : « La pauvre âme a eu bien des maux à souffrir; mais ce sont surtout les mauvais traitements de sa marâtre qui l'ont tuée; au reste, la méchante créature l'a bien payé, elle est tombée dans la misère, et elle mendie son pain.

« Dans ses peines, elle ne parlait que de

vous; voici ces derniers mots : « Cher Yantchi, cher Yantchi, que Dieu te protège; dans une autre vie, si tu m'aimes encore, je serai à toi. » Après cela, elle quitta ce bas monde. Son tombeau n'est pas loin d'ici; les gens du village l'y accompagnèrent en foule, et il n'y en avait pas un qui ne la pleurât. » A la prière de Jean, la compatissante jeune femme le conduisit au lieu où reposait son Ilouchva, et l'y laissa à lui-même. Épuisé, il s'affaissa sur cette tombe si chère; il repassa dans sa mémoire les anciens jours, les jours si beaux où brûlait encore le cœur pur d'Ilouchva, son cœur et son visage — qui tous les deux maintenant gisaient là flétris dans la froide poussière. La rouge lumière du soleil disparut, à sa place la pâle lune s'éleva dans le ciel; c'était une nuit d'automne, et ses lueurs avaient quelque chose de triste. Jean se leva et quitta en chancelant le gazon qui recouvrait celle qu'il avait aimée. Puis il revint sur ses pas. Un simple petit rosier croissait sur le tertre, il en brisa un bouton, et s'éloigna, murmurant en lui-même : « Toi que sa cendre a nourri, pauvre petit bouton, tu seras mon compagnon dans ma vie errante, car je veux aller devant moi, aller jusqu'au bout du monde, jusqu'à ce que le jour désiré de la mort arrive. »







et au bout de peu de temps arriva au redouté pays des géants. Une rivière bondissante formait la frontière, mais pour lui une rivière n'était qu'un jeu. Un garde était en faction au bord de l'eau ; quand sire Jean voulut lui regarder au visage, il lui fallut lever la tête aussi haut que pour apercevoir le sommet d'une tour. Le garde le vit approcher, et d'une voix qui semblait un tonnerre, il lui cria : « Si je ne me trompe, il y a là un homme qui remue dans l'herbe ; le pied me démange, attends un peu que je t'écrase. » Mais comme le géant s'avancait, Jean tint son épée au-dessus de sa tête ; le grand dadais s'enferra et poussa un hurlement ; alors Jean lui saisit le pied, et vous le renversa par-dessus la rivière. « Il ne pouvait tomber plus à propos pour moi, » pensa-t-il, et au même instant, prenant la course, il traversa l'eau sur le corps du géant. Avant que celui-ci eût eu le temps de se relever, Jean était sur l'autre bord, et vite abaissant son sabre, d'un seul coup il lui sépara la tête du corps. Elle ne se releva plus, la sentinelle des géants, pour examiner le pays confié à sa garde ; la lumière de ses yeux subit une éclipse, dont elle attendit vainement la fin. La rivière, en passant sur le cadavre, se teignit de sang, et roulait des flots rougis. Ensuite qu'arriva-t-il à sire Jean, heur ou malheur ? C'est ce que nous allons apprendre, il ne s'agit que d'attendre un tout petit peu,

XX

Jean reprit sa marche à travers le bois ; plus d'une fois il s'arrêta saisi d'étonnement, car de sa vie il n'avait rien vu qui approchât de ce qu'il voyait dans le royaume des géants. Les arbres étaient si hauts, qu'on ne pouvait en apercevoir la cime, et leurs feuilles si larges, que de chacune on aurait fait et au delà un manteau. Les mouches y étaient d'une taille telle qu'ailleurs elles eussent passé pour des bœufs ; aussi Jean eut fort à faire pour les pourfendre à coups de sabre, comme elles volaient en foule au dessus de sa tête. Et les corbeaux !... C'est ceux-là qui pouvaient compter pour quelque chose ! il en vit un posé au haut d'un arbre, l'oiseau était peut-être éloigné de deux milles, et pourtant il lui faisait l'effet d'un nuage. Comme il allait ainsi bayant et de surprise en surprise, voilà que quelque chose de sombre se dresse devant lui : c'était le château noir du roi des géants. Je ne mens pas, mais la porte était grande comme..., ma foi, je ne sais pas grande comme quoi, mais seulement qu'elle était énorme, et on peut se l'imaginer. Un roi des géants ne bâtit pas une cabane. Jean s'approcha. « Je vois le dehors, il faut aussi que je voie le dedans, » se dit-il ; et sans s'inquiéter du

reste, il ouvrit la grande porte du palais. Ah! par ma foi, c'est alors qu'il eut de quoi écarquiller les yeux. Le roi était là à table, avec je ne sais combien de convives. Mais ce qu'ils mangaient, jamais vous ne le devineriez, cherchez un peu.... Tout bonnement des quartiers de rocher. Ce festin ne fit guère envie à sire Jean, mais le bon roi des géants l'y invita par ces aimables paroles : « Puisque te voilà, prends place et dîne avec nous! Si tu n'avales pas les pierres, nous t'avalerons bien toi-même ; accepte, notre pitance est un peu sèche, ton corps coupé en petits morceaux lui servira d'assaisonnement. » Cela était dit de façon que Jean ne pouvait le prendre pour une plaisanterie ; il répondit donc humblement : « Je ne suis pas, je l'avoue, accoutumé à un tel mets ; pourtant, si vous le désirez, j'en ferai l'essai, pourquoi non ? et je me mettrai à table en votre compagnie ; je ne vous demande qu'une chose, et cela vous est aisé à faire : veuillez m'en briser d'abord un petit morceau. » Le roi cassa du rocher quelque cinq livres pesant : « Tiens, dit-il, en voilà assez pour une bouchée, ensuite on t'en donnera un plus gros morceau, mais mâche-le bien. » — « C'est toi qui va mâcher ta dernière heure, misérable ! J'en fais vœu, et le vœu sera tenu. » Tout en criant ces mots d'une voix furieuse, Jean lança la pierre qu'il avait saisie. Elle alla frapper le roi au beau

milieu du front et avec tant de raideur, que sa cervelle jaillit de tous côtés. « Invite encore une autre fois à manger des cailloux, » dit-il en ricanant, « mais il t'en a cuit ! »

Les géants demeurèrent consternés de la mort fatale de leur pauvre roi, et dans leur désolation ils se prirent à pleurer à chaudes larmes... Or, chaque larme aurait pu remplir un seau. Le plus âgé d'entre eux adressa ces paroles à sire Jean : « Grâce, grâce, notre seigneur et roi ! car nous te reconnaissons pour notre maître, seulement épargne-nous, nous sommes tes sujets. » — « Ce que notre frère a dit est notre volonté à tous, nous sommes tes sujets ; Reçois-nous en cette qualité et pour toujours, mais épargne-nous. » — « Eh bien, j'accepte, » répondit sire Jean à cette supplication commune de tous les géants ; « j'accepte votre offre et vous en suis obligé. Mais je ne puis rester ici, mes affaires m'appellent ailleurs, je laisserai quelqu'un d'entre vous pour roi à ma place. Choisissez celui que vous voudrez, ce m'est tout un. Seulement il y a une chose que j'exige de vous : si cela devient jamais nécessaire, il faut que vous paraissiez à mes côtés au grand complet. » — « Prends, gracieux seigneur, ce sifflet, et quand tu appelleras tes sujets, aussitôt nous serons là. » C'était le premier des géants qui parla ainsi, et qui remit à sire Jean le sifflet. Jean le plaça

dans sa sabretache, tout fier et tout joyeux de son triomphe, et au milieu des acclamations d'un peuple tout entier, il quitta le pays des géants.

## XXI

On ne sait pas combien de temps il marcha ; mais ce qui est sûr, c'est que plus il avançait, plus le monde s'obscurcissait devant lui, et à la fin il s'aperçut d'une chose, c'est qu'il ne voyait plus rien. « Est-ce la nuit ou suis-je devenu aveugle ? » se prit à penser sire Jean ; ce n'était pas la nuit, et il n'avait pas perdu la vue, mais il était arrivé dans le royaume des ténèbres. Ni soleil ni étoile ne brillait au ciel ; sire Jean ne pouvait plus aller qu'à tâtons ; par moment quelque chose passait au-dessus de sa tête, et il lui semblait entendre un bruissement d'ailes. Ce n'était pas proprement un bruit d'ailes, mais des sorcières qui arrivaient montées sur des manches à balai. De temps immémorial, le royaume des ténèbres était comme la propriété des sorcières et leur rendez-vous. Ces dames y tenaient leurs diètes, et y venaient au coup de minuit. En ce moment même, elles se rassemblaient pour ouvrir leurs états dans ce charmant séjour. Une profonde caverne les recevait, au milieu de la caverne un chaudron était sur le feu. A

l'instant où la porte s'ouvrait, sire Jean aperçut le feu, et courut de ce côté. L'assemblée était déjà au complet. S'approchant sur la pointe du pied, il regarda par le trou de la serrure, et un étrange spectacle s'offrit à ses yeux. Une foule de vieilles étaient là grouillant, et jetaient dans l'énorme chaudière des crapauds, des têtes de rat, des plantes et des fleurs cueillies au pied du gibet, des queues de chat, des serpents, des crânes humains. Mais qui pourrait tout énumérer ? Jean ne se fut pas plutôt aperçu à qui il avait à faire, qu'une pensée lui traversa la cervelle. Il porta la main vers sa sabretache, afin d'y prendre le sifflet et de faire venir l'armée des géants ; mais alors sa main rencontra quelque chose, et il reconnut ce que c'était. C'étaient, réunis en un tas, tous les balais, montures des sorcières. Les prenant à bras le corps, il les emporta à distance, afin que les vieilles ne pussent les retrouver. Puis il revint, et au premier coup de son sifflet les géants firent leur apparition. « Vite à la besogne, mes enfants, fondez moi là dessus ! » Et à son ordre, les géants se ruèrent dans la caverne. Ah ! en vérité, le beau tapage qui s'éleva alors ! Les sorcières se précipitaient dehors pêle-mêle, éperdues de terreur, elles cherchaient leurs balais, mais pas plus de balais que sur ma main et il n'y avait pas moyen de fuir. Les géants non plus ne perdirent pas de temps, cha-







fond, que ni chants ni danses ne purent le réveiller. Cependant un des spectres l'aperçut. « Un homme, un homme vivant ! » s'écria-t-il ; « prenons-le, emmenons-le avec nous, ce téméraire qui ose pénétrer dans notre royaume ! » Et tous les morts d'accourir et, l'ayant entouré, ils étendaient déjà les mains vers lui, quand le coq chanta, et au chant de l'oiseau, tous les morts disparurent. Cette voix aussi réveilla Jean dont le corps frissonnait sous le froid de la nuit ; un vent glacial agitait l'herbe sur les tombeaux. Il se remit sur pied et reprit sa route.

### XXIII

Sire Jean suivait la crête d'une haute montagne, de façon que les premiers feux de l'aurore vinrent le frapper au visage. Ce fut un spectacle magnifique qui s'offrit alors à ses yeux ; aussi s'arrêta-t-il pour contempler le monde. L'étoile du matin était à l'agonie, et ne jetait plus que des lueurs incertaines ; elles-mêmes s'éteignirent tout à fait, quand le soleil entra resplendissant dans le ciel. Il s'avancait rayonnant sur son char d'or, et ses regards amis se posèrent sur les vastes flots de l'Océan, qui semblaient endormis, alors que l'astre prit possession de l'immensité. La mer était immobile, mais sur son dos uni des

poissons diaprés bondissaient, et quand un rayon de lumière frappait leurs corps écaillés, on en voyait ruisseler une pluie étincelante de diamants. Sur le rivage il y avait une petite cabane de pêcheur ; le pêcheur était un vieillard, dont la barbe descendait jusqu'à terre ; il se préparait à tendre ses filets, quand sire Jean l'aborda et lui dit : « Si je vous en prie, père, me ferez-vous passer la mer ? Je voudrais bien vous payer, mais je n'ai pas d'argent ; faites-le donc pour rien, ma reconnaissance sera éternelle. » — « Tu en aurais, mon fils, que je ne l'accepterais pas, » répondit le vieillard avec bonté ; « les flots de là mer me fournissent toujours et au delà ce qui est nécessaire à mes besoins. Mais quel voyage veux-tu faire là ? Ceci est le grand Océan, ne le sais-tu pas ? Aussi ne puis-je te transporter à aucun prix, l'Océan n'a ni fin ni rivages. » — « Le grand Océan ? » s'écria Jean, « ma curiosité n'en devient que plus forte ; je le traverserai, où que je doive aborder. Mais attendez, il me reste un moyen... j'ai mon sifflet. » Et il le porta à sa bouche. Aussitôt un géant parut devant lui. « Peux-tu passer à gué cette mer ? » lui demanda sire Jean ; « je veux que tu me portes à l'autre bord. » — « Si je le peux ! » fit le géant en éclatant de rire, « je le crois bien ; tu n'as qu'à monter sur mes épaules. Bien, maintenant cramponne-toi à mes cheveux. » Et cela dit, il partit.



XXV

La première porte du pays des fées avait pour gardiens trois ours gigantesques, avec les griffes longues d'une demi-aune; pourtant, quoique non sans peine, Jean les étendit tous trois morts sur le carreau. « En voilà assez pour une fois, » se dit Jean après ce grand exploit; « restons ici aujourd'hui et prenons un peu de repos, demain je forcerai une autre porte et je pénétrerai plus loin. » Ainsi dit, ainsi fait; le lendemain il s'approcha de la seconde porte. Mais là une épreuve plus difficile l'attendait, c'étaient trois lions furieux qui défendaient le passage. Il se prépare à l'attaque, puis fond sur les bêtes féroces en brandissant son sabre; elles eurent beau se défendre avec rage, toutes les trois mordirent la poussière. Sire Jean était tellement animé par cette victoire, qu'au lieu de se reposer comme la veille, il se contenta d'essuyer le sang épais qui avait rejailli sur lui, et le voilà qui marche vers la troisième porte. Ne l'abandonne pas, Seigneur! Il y avait là une bien autre garde. C'était une vue à glacer le sang dans les veines. Un énorme dragon gisait devant la porte, ouvrant une gueule où six bœufs auraient passé. Partout où il s'agissait de faire preuve de bravoure, Jean était là à sa

place, mais il n'avait pas l'esprit moins fertile en ressources ; il vit bien qu'ici son sabre lui servirait de peu, et il chercha un autre moyen de sortir d'affaire ; comme le dragon ouvrait sa gueule pour y engloutir d'un coup notre héros, que fait Jean en un tel péril ? Il saute lestement dans le gosier du dragon. Une fois dans le corps du monstre, il se met à en chercher le cœur, et y plonge son sabre tout entier. Le dragon frappé tomba sur le flanc et rendit l'esprit. Ah ! ce ne fut pas une petite affaire pour sire Jean, que de percer un trou à travers cette carcasse, à la fin, il se fraya un passage, sortit en rampant, puis courant ouvrir la porte, il vit devant lui le beau pays des fées.

## XXVI

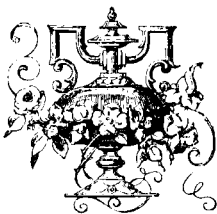
Au pays des fées le nom même de l'hiver est inconnu, elles vivent dans la splendeur d'un printemps qui ne finit pas ; là le soleil ne se lève ni ne se couche, mais les roses d'une aurore éternelle y colorent le ciel. Des jeunes garçons et des jeunes filles *fées*, ignorant la mort, vivent pour le bonheur ; il ne leur faut ni aliments ni boissons, ils se nourrissent des baisers de l'amour. Là ce n'est point la douleur qui pleure, mais la volupté qui fait souvent couler une larme de l'œil des fées ; cette







fées l'admiraient et restaient en extase devant elle ; aussi les jeunes filles la choisirent-elles pour leur reine, en même temps que les jeunes gens notre héros pour leur roi. Ainsi entouré de ce peuple charmant, et toujours aimé de sa tendre Ilouchva, sa seigneurie le chevalier Jean est jusqu'aujourd'hui l'heureux prince du beau pays des fées.







## PIÈCES LYRIQUES



### MES CHANTS

**S**OUVENT je me plonge dans mes rêveries, et ne sais plus ce que je vais songeant : d'un coup d'aile je traverse ma patrie, puis la terre et le monde. — Les chants qui en moi naissent alors, sont ceux d'une âme livrée à la fantaisie et qu'éclairent les rayons de la lune <sup>1</sup>.

Peut-être, au lieu de vivre pour des fantaisies, il vaudrait mieux vivre pour l'avenir et m'inquiéter.... Et pourquoi s'inquiéter? Dieu est bon, et de moi il aura souci. — Les chants qui en moi naissent

1. L'espèce de refrain qui termine ces stances offre des difficultés de traduction à peu près insurmontables, à cause de la nature des épithètes, qu'on dirait empruntées à quelque poète persan. Voici celui de la première stance :

*Dalaim, mik illyenkor teremnek,  
Holdsugari àbrándos lelkenek.*

« Mes chants qui alors se produisent  
(Sont les chants) de mon âme de clair de lune (et)  
[fantasque »



## LES RUINES DE LA TCHARDA

Tu es, ô plaine sans bornes des basses terres <sup>1</sup>, le séjour le plus délicieux et qui ravit le plus mon âme. Ce haut pays inégal, avec ses montagnes et ses vallées, est un livre dont il faut tourner les feuillets sans nombre; mais toi, mon bas pays, où ne s'élève point montagne après montagne, tu es tel qu'une lettre dont le sceau est rompu et que je puis lire du premier coup d'œil; et quelles belles, quelles grandes pensées sur toi sont écrites! Qu'il est dur de ne pouvoir passer ma vie entière ici, au sein des *poustas*. C'est là que j'aimerais à vivre comme en Arabie le libre Bédouin. Pousta! pousta! tu es l'image de la liberté; et toi, liberté, tu es la divinité de mon âme! Liberté, ô ma déesse, c'est pour toi seule que je vis encore, pour toi seule; et qu'un jour pour toi je meure, et au bord de la tombe, si pour toi je puis verser mon sang, je bénirai ma vie maudite.

1. *Alfold*, le bas pays ou les basses terres. C'est la grande plaine de la Hongrie, par opposition à la région montagneuse des Carpathes. Les Magyars ont gardé de leur ancienne vie nomade ce goût pour les plaines nues et sans bornes.

Mais quoi!... tombe... mort..., où me suis-je laissé entraîner? Ce n'est pas merveille d'ailleurs, car une ruine est là devant moi. Ce ne sont point les ruines d'un château fort, mais les débris d'une *tcharda* : certes, le temps s'inquiète peu de quelle sorte est un édifice ; si c'est forteresse ou tcharda ; il mine le mur de celle-ci comme de celle-là, et là où le temps a passé, tout s'écroule, que ce soit pierre ou fer, et pour lui il n'y a rien de trop humble ni de trop haut.

D'où vient que cette tcharda fut bâtie de pierres ? car de carrières de pierres il n'y a pas trace aux alentours.

Ici jadis existait une ville ou un village, avant que notre patrie gémît sous le joug des Turcs. (Pauvre terre des Magyars, mon pauvre et cher pays, ah ! que de sortes de liens ont déjà chargé tes pieds!) L'Ottoman renversa l'ancienne ville, et il n'en resta point pierre sur pierre, si ce n'est dans la maison de Dieu. Le temple a subsisté, — mais bien malade, lui aussi, — pour porter le deuil de la dévastation. Plusieurs longs siècles il a porté le deuil, jusqu'à ce qu'enfin, dans sa douleur, il s'écroulât ; et, pour ne point perdre les pierres tombées, on en a bâti en ce lieu une tcharda. De la maison de Dieu une taverne!... et pourquoi non? Là c'était l'esprit, ici le corps, qui trouvait sa récréation. Et le corps n'est-il pas une partie de

nous-mêmes aussi bien que l'esprit? Il faut faire la part égale à tous les deux. De la maison de Dieu une taverne!... et pourquoi non? Ici comme là nous pouvons vivre dans la grâce de Dieu; et j'ai vu dans des tavernes des cœurs plus purs que ceux que chaque jour l'autel voit s'agenouiller.

Tcharda, tcharda ruinée, où est le temps où les voyageurs venaient se reposer, s'égayer sous ton toit? Mon imagination te rebâtit telle que tu étais, et je considère face à face tes hôtes : ici, avec son bâton noueux, un apprenti qui fait son tour; là, vêtus de pelisses graisseuses, une paire de pauvres gars; ici un vitrier juif à la longue barbe, là-bas un Slovaque marchand de fils de fer, et d'autres encore occupés à boire. Et la belle hôtesse, avec sa jeunesse? La voilà qui échange des baisers avec un vaurien d'étudiant à qui le vin a un peu troublé la tête, mais la belle jeune femme encore plus le cœur. Et où est le vieux tavernier, que cela ne le met point en furie? Au bord d'une meule, il est là qui dort en paix... Au bord d'une meule alors, aujourd'hui dans la tombe, et c'est là aussi qu'est la belle jeune femme, et le vaurien d'étudiant, et tous ceux qui, là, buvaient. Tous, tant qu'ils furent, dès longtemps pourrissent. La tcharda aussi a vieilli, a vieilli et croulé; de sa tête le vent a fait tomber le chapeau, la toiture..., et



elle se tient là tête nue, comme si elle parlait à son seigneur, au Temps, et le priait humblement de l'épargner un peu, mais que ses supplications fussent sans succès.

Elle tombe peu à peu, elle s'affaisse; à peine si l'on distingue où était la porte et où était la fenêtre. La cheminée subsiste encore, et s'élève vers le ciel comme la dernière espérance d'un mourant; la cave est ruinée, le puits <sup>1</sup> aussi, à côté d'elle; il n'en reste d'intact que le poteau et la bascule, sur laquelle est posé un aigle à l'air morne. Le haut de cette bascule est le point le plus élevé de la pousta, voilà pourquoi l'aigle est venu s'y abattre. Là-haut il demeure, bayant fixement devant lui comme s'il songeait au passé. Au-dessus de lui brûle le soleil; fils du ciel, brûle, car l'amour agite son sein; son amante, qui le regarde en languissant, c'est *Déli-bab* <sup>2</sup>, la belle fée des poustas.

1. Ces puits sont, en effet, un des traits caractéristiques du paysage hongrois; ils servent à abreuver les troupeaux.

2. Littéralement, le fantôme du Midi. C'est le phénomène du mirage, que les Magyars ont personnifié sous ce nom. Le traducteur en a été plus d'une fois le témoin et la dupe en chassant dans les poustas marécageuses des environs de Semlin.

## LA CABARETIÈRE D'HORTOBAGY

Cabaretière d'Hortobagy, mon ange, donne un verre de vin, que je boive; il y a loin de Debreczen à Hortobagy; de Debreczen à Hortobagy, la soif m'est venue.

Les vents sifflent leur sauvage mélodie. Mon âme, mon corps sont envahis par le froid; regarde-moi, cabaretière, ma violette! que je me réchauffe aux rayons de ton œil bleu.

Cabaretière, où donc a poussé ton vin? Il est aigre comme une pomme des bois avant maturité. Vite un baiser sur mes lèvres : le baiser est doux, il adoucira ma bouche.

Femme jolie... vin aigre... doux baiser... voilà mes pieds qui chancellent; embrasse-moi, cabaretière, ma charmante, n'attends pas que tout de mon long je tombe.

Eh! ma colombe, que ton sein est délicat! laisse-moi y reposer un moment, puis que la nuit soit ma dure couche: je demeure loin, je ne serai pas aujourd'hui encore au logis.

---



tents de ne pas aller boire à l'eau de l'é-tang.

Le valet de ferme détache ses feuilles de tabac de la poutre où elles sont accrochées, puis il les pose sur le seuil, les coupe négligemment, et, tirant de la tige de sa botte une pipe, il la bourre et aspire paresseusement des bouffées, en regardant çà et là si les rateliers ne sont point vides.

Mais les tchardas aussi sont silencieuses. Cabaretier et cabaretière peuvent dormir à l'aise, et rien ne les empêcherait de jeter la clef de la cave : personne ne se dirige de leur côté, tant les vents ont obstrué de neige les chemins.

C'est maintenant le règne des tempêtes, des vents; l'un tourbillonne là-haut dans le ciel, un autre au-dessous galope avec une colère étincelante, fouettant la neige qui jette des étincelles comme un caillou, tandis que pour lutter avec eux un troisième s'avance.

Si vers le crépuscule ils s'apaisent, de pâles brouillards s'étendent sur la plaine, ne laissant voir qu'à demi la forme incertaine du *bétyar*, qu'au tomber de la nuit emporte un cheval hennissant... sur ses pas, un loup; au-dessus de sa tête, des corbeaux.

Comme un roi banni aux limites de ses Etats se retourne, le soleil des bords de la terre jette sur elle un dernier regard, un regard empreint d'une majesté irritée, et

au moment où son œil atteint aux limites de l'horizon, il laisse tomber de sa tête sa couronne sanglante.

## LES BASSES TERRES

Que me voulez-vous, sombres Karpathes, avec vos forêts de pins, vos solitudes sauvages et romantiques? Peut-être je vous admire, mais je ne vous aime point et ce n'est pas vos monts et vos vallées que mon imagination parcourt.

Là-bas, dans les basses terres, la région unie comme l'Océan, là est ma patrie, là est le monde qu'il me faut; mon esprit est comme un aigle échappé de sa prison, lorsque je contemple l'immensité des plaines.

Alors ma pensée prend un essor au delà de la terre, jusqu'au sein des nuages, et la plaine qui s'ouvre du Danube à la Tisza<sup>1</sup> se déroule à mes regards souriante comme un tableau.

Sous un ciel rempli de mirages, retentissent les clochettes des gras troupeaux de la *Kis-kunság*<sup>2</sup>, à midi, auprès du puits

1. La Theiss.

2. Le district de la petite Coumanie, au sud de Pesth, sur la rive gauche du Danube.

à haute bascule, les deux canaux de l'auge profonde les attendent.

Le galop retentissant des juments frappe l'air, leurs sabots résonnent, on entend les clameurs des *csikos* <sup>1</sup>, et le claquement de leurs fouets sonores.

Auprès des fermes, dans le tendre sein des brises, se balancent les épis du blé, qui couronnent gaiement le paysage de la fraîche couleur de l'émeraude.

Voici, à la lueur du crépuscule, les oies sauvages qui sortent des joncs des marais, et qui s'élèvent en criant par le chemin de l'air, comme un roseau flotte emporté par le vent.

Au delà des habitations, dans les profondeurs des poustas, s'élève, solitaire, une tcharda à la cheminée branlante : c'est le refuge des *bétyars* <sup>2</sup> altérés, quand ils vont au marché de Kecskemét.

A côté de la tcharda, un bois de peupliers nains jaunit dans les sables couverts d'ajoncs ; et dans les fraîches épines, les lézards changeants vont s'abriter des ardeurs de midi.

Au loin, là où le ciel rejoint la terre, le feuillage bleu des arbres fruitiers perce l'obscurité, et derrière eux, pareille à une

<sup>1</sup> Prononcez *tchikoch*, gardien de chevaux, de *csikó*, poulain.

<sup>2</sup>. Valet de ferme.

pâle colonne de nuages, s'élève la tour de l'église de la seule ville en vue.

Vous êtes belles, basses terres, au moins belles pour moi ! c'est sur vous que je nais et qu'on agita mon berceau. Puisse là aussi le linceul me recouvrir, et le gazon de la tombe s'arrondir sur moi !

---

#### RENCONTRE SUR LA POUSTA

La pousta est unie comme un lac en repos. Au milieu, une riche voiture de maître s'avance, emportée par un galop tel que si l'éclair y était attelé. Quatre chevaux la tirent, et la route est égale comme le parquet d'un salon. Mais, en dépit du bon chemin et des bons chevaux, voici tout d'un coup que la voiture s'arrête : a-t-on coupé les quatre traits, ou la roue s'est-elle enfoncée dans quelque borbier ? — Ce n'est ni l'un ni l'autre, ma foi ; mais là est apparu le fils des poustas, là est apparu le roi des poustas, le bandit ; il a poussé un grand cri et pris un pistolet au pommeau de sa selle. Voilà pourquoi la voiture s'est arrêtée et demeure immobile.

Le bandit entend un faible gémissement ; il pense que peut-être c'est un chant









## LE CONCERT

Dans le village, tout le long de la rue,  
— je me fais donner un concert ; — une  
bouteille pleine à la main, — je danse  
comme un possédé.

Allons, Tziganes, un air triste, — que  
je me noie dans les larmes. — Mais là-bas,  
sous cette fenêtre, — jouez-moi quelque  
chose de gai.

C'est là que demeure mon étoile, —  
mon étoile errante, — qui de moi s'est  
éloignée, — et avec un autre s'en donne  
maintenant.

Hé, Tziganes, c'est ici la fenêtre : — à  
présent, le plus gai de vos airs ! — que  
cette fillette perfide ne puisse voir — que  
de sa perfidie j'ai souci.

L'heureuse nuit ! je suis avec ma rose,  
— dans le petit jardin nous sommes réu-  
nis ; — tout est calme, on n'entend que l'a-  
boiement des chiens ; — là-haut dans le  
ciel, — belles comme des fées, — brillent  
la lune, les étoiles.

La mauvaise étoile que je ferais ! —  
Dieu sait que je ne resterais guère au ciel ;  
— la voûte azurée ne me plairait pas, —  
je descendrais chaque soir, — ma rose  
suave, vers toi.





la douleur qui t'est réservée au jour de ton réveil ! Tu t'éveilleras, le printemps se lèvera, et le rossignol chantera sa plus belle mélodie au jour harmonieux et solennel de ta résurrection ; mais il y avait un homme jadis qui saluait ce moment d'un plus beau chant que le rossignol. Tu regarderas autour de toi, et tu demanderas : Où est le premier de mes chanteurs ? où est-il ?... La vue d'un tertre funèbre sera la réponse.

O nature ! prends soin de cette tombe, qui est la demeure du plus fidèle de tes enfants, prends-en soin.... Bénis-la et la revêts de tes plus belles fleurs ; car il n'y a point dans notre patrie, il n'y aura pas une main reconnaissante, si tu le négliges, pour te remplacer. Oh ! dans cette patrie, combien de nobles tombes sur lesquelles le vent agite les ronces de l'oubli ! — Oh ! dis, ma patrie, qu'elle ne touche que le passé, et non le présent, cette plainte ; dis qu'il se trouvera dans ton cœur une petite place pour garder cette digne mémoire ; car il portait, lui, dans son cœur (le culte) de son pays. Un souvenir, un souvenir pour lui ! Et si vous venez sur sa tombe, versez-y une larme, car il mérite une larme, lui qui en a tant séché aux ardents rayons de son âme fervente ! — Et, tandis que vous pleurerez en lui un poète, que vos larmes tombent en l'honneur du champion de la liberté, de celui qui, dans ces temps de



leur mordre le nez. Mais ne les mordons point ! pensé-je, qu'ils gardent leur nez, et que l'odeur de mon corps pourri les étouffe !  
Ha, ha, ha !

Et où m'enterrèrent-ils ? En Afrique. Cela fut heureux pour moi, car une hyène creusa la terre de ma fosse : cet animal fut mon unique bienfaiteur, lui aussi je le trompai ; l'hyène allait dévorer ma cuisse ; mais je lui présentai mon cœur, et il était tellement amer qu'elle en creva ! Ha, ha, ha !

C'est ainsi qu'il en arrive à qui fait du bien aux hommes. Qu'est-ce que l'homme ? On dit : La racine d'une fleur dont la tige là-haut, dans le ciel, s'épanouit. Mais cela n'est pas vrai ; l'homme est une plante dont la racine plonge dans l'enfer. Un sage m'a enseigné cela, un sage qui fut un grand sot, car il mourut de faim. Pourquoi ne volait-il pas, que ne pillait-il ! Ha, ha, ha !

Mais qu'ai-je à rire, comme un fou ? Certes, il me faudrait pleurer, pleurer de ce que le monde est si pervers. Dieu aussi, par l'œil des nuages, pleure souvent (de regret) de l'avoir créé. Mais de quoi servent aussi les larmes du ciel ? Elles tombent sur la terre, la terre ronde que les hommes foulent du pied, et que produisent-ils, les pleurs du ciel ?... de la boue.  
Ha, ha, ha !

Et savez-vous ce que signifie, dans la langue des hommes, ce cri de la caille *pity*







Comment oses-tu bouger, vile canaille?  
S'il arrivait qu'il brisât sa prison,  
Il te déchirerait, il te mettrait si bien en  
pièces, qu'il ne te resterait pas d'âme,  
même pour l'enfer!

---

### MA MORT

Si Dieu me tenait ce langage : « Mon  
fils, je te le permets, choisis le genre de  
mort qu'il te plaira », voici ce qu'alors à  
Dieu je demanderais :

Que ce soit l'automne, un bel automne,  
doux et serein, avec un rayon de soleil  
illuminant les feuilles jaunies ; et parmi les  
feuilles jaunies, qu'un rossignol, oublié  
par le printemps, chante sa dernière chan-  
son.

Et de même que la mort surprend furti-  
vement la nature en automne, qu'ainsi  
elle me surprenne... et que je ne l'aperçoive  
qu'assise déjà à mes côtés.

Qu'alors, pareil à l'oiseau dans le feuil-  
lage, j'exhale aussi mon dernier chant, et  
que ce chant, aux accords magiques, pénè-  
tre jusqu'au fond des cœurs, et là-haut jus-  
que dans le ciel.

Et quand mes accents expireront, qu'un  
baiser vienne clore mes lèvres, un baiser



tonnerre, quand il ébranle la terre et le ciel, précipite de la montagne au fond de la vallée....

Si jamais tous les peuples asservis, désormais fatigués du joug, s'avancent dans la lice, le visage enflammé de colère et portant de rouges étendards avec cette sainte devise, « Liberté pour tous, » s'ils crient ces mots, s'ils les font retentir du levant au couchant et que les tyrans s'entrechoquent avec eux : c'est là que je veux tomber, sur le champ de bataille, là que le sang s'écoule de mon jeune cœur, et quand mes dernières paroles, des paroles d'allégresse, s'échapperont de mes lèvres, qu'elles soient couvertes par le cliquetis de l'acier, par le son de la trompette, le grondement du canon, et que sautant par-dessus mon cadavre, les chevaux se précipitent où les appelleront des fanfares de victoire, et me laissent fracassé sur la plaine.

Que mes ossements dispersés ne soient recueillis qu'au jour, s'il vient, au grand jour des funérailles, où aux accords lents et solennels d'une musique de deuil, sous les plis des étendards entourés de crêpes de deuil, on réunira dans une sépulture commune les braves qui seront morts, pour toi, ô sainte liberté du monde !



EXIL ET PRISON

POÈME

par

ALEXANDRE VAHOT







« te bénisse et te frappe : c'est là que tu  
« dois vivre, que tu dois mourir <sup>1</sup> », il  
n'exprimait pas simplement une pensée  
commune à la plupart des hommes, il ne  
s'inspirait pas uniquement de l'amour de  
la patrie tel qu'on l'entend ailleurs ; il  
avait sans doute en vue cette croyance sin-  
gulière, citée par notre poète, et d'après  
laquelle les Magyars auraient non-seule-  
ment un Dieu particulier (*a Magyarok  
istene*), mais un soleil autre et plus beau  
que celui qui éclaire le reste du monde <sup>2</sup>,  
quel douloureux pressentiment de sa des-  
tinée semble avoir eu le pauvre *Alexan-  
dre Vahot*, lorsqu'il écrivait son poème,  
peu de temps avant les événements de  
1848, aux applaudissements et des let-  
trés, qui le couronnaient, et de la nation  
toute entière ! Jamais il ne devait, dans  
ses autres vers, retrouver une aussi haute  
inspiration : et lui aussi, dès 1850, il était  
arrêté, jeté en prison, et sa raison s'affais-  
sait, comme celle du captif dont il a retracé  
d'une manière si poignante les souffrances.  
Il est mort en 1861 à Bude, dans une  
maison de santé, où il avait passé plu-  
sieurs années entouré des soins les plus dé-  
voués par une admirable compagne, qui  
elle-même s'est fait un nom dans les lettres.

1. *Aldjon vagy verjen sors keze,  
Itt élned, halnod kell.*

2. *Volljon honott ném més, szebb nap ragyog.*

Tout le monde sait d'ailleurs que ces temps malheureux sont passés sans retour, et que la Hongrie associée à l'Autriche a retrouvé une existence politique dont les conséquences peuvent avoir une haute importance dans l'histoire de notre temps.







cune nouvelle de ton sort ; et aujourd'hui que tu quittes cette terre si belle, pour l'exil et la prison dans un pays inconnu ; aujourd'hui que tu t'éloignes pour toujours peut-être, ou destiné à ne revenir, si tu reviens, qu'après des années nombreuses : c'est sans adieu qu'il faut te séparer d'eux, voilà de tes douleurs la plus cruelle, voilà ce qui te plonge dans cet abattement profond. Et personne pour leur envoyer une bonne parole ! Si tu n'as même cet espoir, que peux-tu donc espérer encore ? Non, pas un billet, pas un simple signe qui lui apprenne où l'on t'a conduit ! Le mort, plongé dans la nuit du tombeau, on connaît du moins l'endroit où il repose ; toi, tu vivras, et l'on ne saura où, en quel lieu ? Si l'on pouvait ignorer aussi que tu es livré aux tortures ! Ce qui adoucit en ce moment ta douleur, c'est que ta chère patrie est encore avec toi, cette patrie si fidèle aux cœurs qui lui restent dévoués. — Voici qu'il prend congé de toi, en t'adressant un dernier et triste regard. Oh ! comprends l'adieu muet de ton enfant, toi qu'il aima toujours d'une affection si fervente celui qui nourrissait pour toi tant de belles espérances, le voilà qui pour l'amour de toi est emmené au loin captif. Il te dit adieu, le fidèle martyr ; la route qu'il suit le conduit au supplice, il s'éloigne, il voit derrière lui le dernier village.

La cloche du soir y résonne, calme et triste, glas funèbre qui ébranle ses nerfs fatigués. La voiture court cependant et l'emporte rapidement, vers le cimetière à ce qu'il lui semble, et volontiers il pleurerait : car dans l'affliction pleurer est doux, souvent les larmes sont plus éloquentes que les paroles ; mais des gardes sont assis à ses côtés, et il refoule les larmes dans son cœur : ceux à qui il n'est pas permis de prendre intérêt à sa douleur ne doivent pas le voir s'y abandonner. Ne regrette point de pas pleurer ! Tu pleureras plus tard, dans l'isolement du cachot tu en auras le temps.

Et l'aurore se lève, ses lueurs splendides envahissent la campagne verdoyante ; pendant la nuit, le sol de la patrie a disparu : où que ses yeux se portent, il ne voit qu'une terre étrangère. Celui-là même qui pense qu'un soleil unique épanche sa lumière sur la terre immense, sorti de son pays n'aura-t-il pas un doute ? Est-ce que chez nous ce n'est pas un autre soleil, un soleil plus beau qui luit ? Et que notre race ait son Dieu à elle, il ne pourra se refuser à le croire. Oh ! puisses-tu du moins conserver plus tard cette foi, toi que les ténèbres d'un cachot vont envelopper ! Un jour viendra peut-être où le soleil montant dans le ciel bleu et pur ne te paraîtra qu'un étranger. Et du regard morne dont on contemple une maison

que les flammes dévorent, tu considèreras son disque embrasé; aussi n'est-ce point ton visage, mais ton âme, que brûlent les rayons qu'en ce moment il lance sur toi.

Et à mesure qu'il avance dans le fatal voyage, plus déserte et plus stérile se montre aussi la contrée. Mais la contrée n'occupe guère ses regards; à peine s'est-il aperçu, à l'heure du crépuscule, qu'un orage menace. Une nuée immense et sombre a envahi tout le ciel, la pluie tombe à torrents, les ténèbres sont si épaisses qu'elles lui présentent l'image de sa triste vie. Du dehors même il n'a pu voir la forteresse où un chemin obscur l'a conduit à travers l'ouragan, dont l'intérieur est morne comme celui de la tombe, où tant de malédictions vont s'abattre sur sa tête! Et le voilà entre les quatre murailles, il regarde en frissonnant en quel lieu il est entré; mais un frisson plus terrible encore le saisit, lorsque le gardien referme la porte sur lui. Il demeure immobile, consterné, sa douleur est devenue fixe, comme le poignard qui, plongé dans la poitrine, tremble, puis reste immobile au fond de la plaie. Le jugement terrible qui le frappe, l'exclut pour de longues années des biens du ciel et de la terre : à cette pensée son sein frémit, une douleur tumultueuse l'emplit de nouveau, ces années qui l'attendent sont comme une mer dont les flots le battent, et contre eux où

trouver un port de refuge? Si tu étais moins jeune, la blessure ne serait pas aussi cuisante peut-être, mais dans la belle saison de l'espérance et de l'action, comment, vivant mais semblable à un mort, vas-tu traîner ici tes jours? — Il est beau, mais désolé, le pays qui t'a enfanté; il abonde en douleurs, avec peu de consolations. D'éternelles discordes, un orgueil héréditaire et stérile, voilà le funeste vautour qui y ronge les cœurs impétueux. Peu s'inquiètent du bonheur du peuple, que le hasard seul dirige et dirige mal. Maint vieillard jouit d'un nom illustre, qui n'a point fait un pas pour cette sainte cause. De bonne heure l'appel suppliant de la patrie aux abois avait remué les fibres de ton cœur; une douleur filiale et l'espoir que des jours meilleurs pouvaient luire encore pour elle, te poussaient impérieusement à l'action, et ton âme prenait l'essor de l'aigle. Qu'ils étaient glorieux les rêves qui naissaient dans ton sein, qu'elles étaient glorieuses les pensées qui germaient sous ton front vaillant! Les paroles qui résonnaient alors sur tes jeunes lèvres rendaient muets de surprise les vieillards. Quels autres crimes aurais-je encore à raconter? Aucun, c'est là tout ce qui t'a précipité dans ce cachot! La nuit qui t'environne est épaisse, n'est-ce pas? La lune brille au dehors, qui sait où elle va? Ici les yeux ne distinguent rien, si



larges qu'on les ouvre ; les fenêtres de la prison sont étroites et loin du sol, et elles ont plus de barreaux que de vitres. Qui avant toi habitait cette sombre demeure ? Un scélérat peut-être, assassin de son frère, de sa mère, et qu'après une longue captivité on aura trouvé mort quelque matin ? Est-ce donc dans ce lieu que tu vas souffrir ? Une fin semblable t'est-elle destinée ? Quelle pensée ! Et aucune, aucune consolation. A peine une terreur se dissipe qu'une autre apparaît.

Voici le matin, il fait jour dehors. Des serviteurs entrent, précédés d'un gardien ; on lui apportait des habits de prisonnier faits de crin. Il change de vêtements, avec tristesse : de son pays que lui restait-il, sinon les habits qui couvraient son corps ? Et dès qu'il a pris la livrée de la prison : « A terre ! » lui crie le geôlier. Et lui, il jette un regard consterné sur le vieux gardien ; tout son être frissonne de terreur, il croit que voici la mort, et tout secours est si loin ! Mais non, ne redoute point l'infamie, regarde, ce sont des fers qu'on va river à tes pieds. Sois calme et couche-toi, étouffe tes craintes. Et déjà les chaînes sont rivées, elles résonnent sur son corps. Sur tes lèvres tonne une imprécation terrible, une imprécation qui n'aura pas été prononcée en vain, qui montera jusqu'au ciel ! — Et au moment où les serviteurs s'éloignent, l'un d'eux s'approche en si-

lence, et lui place sur la tête un bonnet grossier, qu'une main inconnue a tissu avec du crin. Sa fureur est au comble, et quatre mois se passeront avant qu'il porte la main à ce bonnet qui le couvre.

Encore bien que lentement, les jours pourtant s'écoulent. Pas une minute qui ne lui apporte une nouvelle douleur. De quoi serviraient les plus doux souvenirs, si chacun d'eux avait pour compagne une souffrance ? Il est glorieux pourtant de sentir qu'on souffre pour une bonne cause, et souvent cette pensée lui donne un mouvement d'orgueil, mais cette fierté même se change vite en affliction. Si parfois sa douleur s'apaise, c'est pour faire place à la colère. Sa pensée a beau se porter sur tous les sujets, il ne trouve aucun moyen de passer le temps. Et quand l'hiver est arrivé, sa triste demeure devient plus sombre encore. Midi à peine est passé, et déjà le soir se fait. Le flot de la nuit l'engloutirait, si le géolier ne cédait à sa prière, et une lampe brûle pendant les longues nuits. Des heures entières son œil repose sur la lampe, dont la légère flamme bleue le distrait. Sans elle l'ennui le rongerait bien plus encore. La nuit, quand le sommeil le fuit, souvent il s'amuse, sur le mur éclairé par les rayons de la lampe, à faire jouer l'ombre de ses doigts. Aussi bien il est enfant, l'enfant de la douleur, pourquoi ne jouerait-il pas ? Mais il est devenu



calme et profond soupir s'ouvrent à la prière. Longue fut cette prière, elle dura toute la nuit; encore agenouillé, il s'endormit à l'aurore. Exauce, ô mon Dieu, les vœux que sa bouche a prononcés; quand il t'implorait, c'était pour sa patrie peut-être!

Après cela bien des jours, bien des mois se passèrent, et il ne cessa point de prier avec ferveur. Le geôlier chaque jour le trouvait agenouillé, et en le regardant haussait les épaules. Une fois, comme il était ainsi en prière, cette parole, « Tu es libre! » retentit à ses oreilles, parole si douce au cœur de l'homme qu'il n'y a point d'insensé même qui ne la comprît. Ces mots ont fait tressaillir tout son être, il lève les yeux, le geôlier était devant lui. Et il ne peut croire ce qu'il entend, il pense qu'on le raille et qu'on se joue de son malheur.... D'autres serviteurs entrent, apportant les habits qu'on lui avait fait ôter jadis. Il les vêtit; après un si long temps, ils étaient devenus bien larges.... Il plaça dedans la cuiller et la fourchette de bois dont il se servait pour manger, et qu'il emporte comme unique souvenir. Ensuite il monte en voiture, à ses côtés s'assied un vieux surveillant qui l'accompagne, et il quitte cet affreux tombeau, pour aller faire lui-même le récit de tant de misères.

Il rentra dans son pays. En touchant ce

sol sacré, les marques d'une joie égarée apparurent sur son visage. C'était l'étincelle d'un feu déjà près de s'éteindre et qui brille encore au milieu des cendres. Une nouvelle vie, de nouveaux bruits frappent son oreille, mais sur tout ce mouvement il promène des regards tristes et indifférents. Oh! la terre n'a plus aucun charme, capable de plaire à ce jeune homme! Autour de lui ses amis s'empres-sent, fils magnanimes d'une patrie orpheline. Ils accueillent avec chaleur le fidèle martyr; quiconque le voit se réjouit, mais pleure aussi. Il est là au milieu d'eux, ruine par le corps et par l'esprit. Son aspect raconte les maux qu'il a soufferts, et les paroles qui se pressent sur ses lèvres sont un supplice pour l'esprit et pour le cœur. Quelle chute! Qui le reconnaîtrait? disaient en soupirant ceux qui entendaient de sa bouche ce triste langage. Dans ses discours égarés il y a une partie saine, c'est ce qu'il dit des maux de la patrie. Déjà il est arrivé chez ses parents, la maison est remplie de sanglots. Où les serviteurs mêmes éclatent en pleurs, qui peindrait la douleur des parents? Ici même il ne devait pas trouver la paix de l'âme ni le repos, il fuyait ses semblables et recherchait la solitude, pour tomber à genoux et pour passer les jours et les nuits dans la prière. Un jour arrivera peut-être où il prendra la plume. Laissez-

le faire, laissez cette main, qui a longtemps porté des chaînes, décrire en paix des maux infinis.

